

auxquels les sensations du cœur donnaient une mobilité d'œufs à la neige, une taille svelte et élancée, la démarche des plus convenables, bref, tout ce qu'il fallait pour rendre Aldéric fou... d'amour. Quant à ce dernier, il était à peu près comme tout le monde. Aussi Laura (disons qu'elle se nommait Laura) avait-elle été d'abord fort peu empressée de reconnaître ce cœur si tendre. Si bien qu'Aldéric avait failli se décourager complètement.

D'année en année, ils étaient parvenus tous deux à l'âge respectable de vingt ans.

Dans l'intervalle, Aldéric avait appris à soupiner longuement, à manier le désespoir, et à faire des vers. Ce fut là la cause de tout le malheur. Notre héros s'était enhardi jusqu'à dédier de loin, à son " Ange humain " les plus belles de ses productions ; c'était touchant : quels beaux soupirs étouffés ! quels espoirs osés ! quelles gentilles allusions surtout ! de quoi retourner vingt Juliette " lamartinisées " !

Aussi, quand en juin 1898 notre héros qui connaissait Lamartine et Fréchet, revint sur les bords de son silencieux ruisseau, il s'aperçut bien vite que son Soleil avait des tendances à se changer en lune. Et de fait, l'astre s'était sensiblement rapproché, il avait pris des proportions moins fantastiques et ses rayons ne brûlaient plus la vue, et ma foi, Aldéric sut en profiter.

Passons rapidement sur les préambules.

Pendant trois semaines, les plus belles de la vie d'Aldéric, les cieux furent bien cléments, allez ! Ceux qui ont aimé comprennent seuls l'état de deux âmes qui s'entr'ouvrent au souffle de l'amour. Ces demi-mots qui valent bien des phrases, ces troubles soudains, ces accents timides, ces rêveries où la contrainte est de moitié, ces longs regards, qui pour trop vouloir lire dans les autres, dévoilent tous leurs propres secrets, puis cette poésie du cœur qui chante tout bas dans la crainte qu'on ne le comprenne pas très-bien, ces vibrations de l'âme à l'âme qui naissent spontanément, toutes ces choses qui n'en font qu'une, Aldéric et Laura les connurent.

Mais, allons, allons ! ne soyons pas trop psychologue ; nos lecteurs ne nous reconnaîtraient plus.

Donc, un soir arriva, un de ces soirs d'été comme on en voit le plus souvent dans les romans et chez les poètes. Tout était à merveille : la lune, les étoiles, l'azur, les petits nuages, la brise, etc., tout cela attendait un Lamartine pour être chanté ou deux amants pour être fêté ; les derniers seuls firent acte de présence.

Aldéric et Laura erraient lentement dans les allées du parterre. Leurs cœurs en savaient bien long, et leurs bouches indiscretes en dirent encore plus long. Aldéric put enfin prononcer : " Je t'aime ! " et Laura répondre : " Et moi de même ! "

Ils jurèrent (on jure toujours en pareil cas) de s'aimer toute la vie, etc., vous connaissez tous ce vieux refrain.

Et en fin de compte, comme ils connaissaient tous deux le troisième livre de lecture anglaise, ils adoptèrent pour devise : *Forever*. Et pssst ! un baiser, puis deux baisers scellèrent à jamais les serments.

Pauvre *Forever* ! l'écho qu'il éveilla fut de bien courte durée ! et les lèvres qui l'avaient prononcé eurent vite oublié l'anglais !

Quant au grand sceau des serments, il n'était pas besoin des flots du fleuve Saint-Laurent pour l'effacer : le silencieux ruisseau d'Aldéric qui était à sec devait y suffire.

En effet, Aldéric s'aperçut bientôt que sa Lune tendait à remonter de plusieurs étages dans les palais aériens, il constata même qu'Elle n'allait pas se transformer en Soleil, mais qu'Elle se changeait peu à peu en étoile filante. De son côté, Laura vit que son Lamartine était de moins en moins poète, qu'il devenait de plus en plus prosaïque (c'était peut-être vrai) ; et, bref, un soir, le vent dispersa d'un coup d'aile les ruines du poète et son " Soleil. "

Mais comme ils avaient bon cœur tous les deux, ils eurent bien de la peine : Laura pleurait de voir souffrir Aldéric ; Aldéric souffrait de voir pleurer Laura... Quel malentendu !

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, la terre tourne toujours, Laura est heureuse et Aldéric n'est pas malheureux.

Mais qu'on se garde des poètes improvisés et des soleils trop rayonnants. Car, pour résultat final : le plus souvent le poète ne fait qu'y brûler ses ailes factices ; et cette source de clartés pures et sereines qu'on appelle la jeune fille, n'émet que des rayons obscurcis par un nuage

L.-T.-A. TRUDEAU, E. E. D.

Montréal, octobre 1899.

NOS FLEURS CANADIENNES

HÉDYOTIS

Famille des rubiacées.—*Hedyotis bleue*, *hediotis cœrulea*

Quels mots assez expressifs et gracieux pourrait-on employer pour décrire ces " petites étoiles d'azur, au cœur d'or, qui tremblent et scintillent au bout de leur pédoncule filiforme ? " Il n'y en a pas. Le mieux est de les voir. C'est d'ailleurs un spectacle qui en vaut la peine. L'hédýotis est une toute petite herbe de deux, trois ou quatre pouces de hauteur, qui se répand rapidement où elle s'implante et qui couvre de grandes étendues de terrain humide. A l'époque de la floraison, ses milliers de petites corolles bleue pâle monopétales, à quatre lobes, à gorge dorée, sont d'un effet magnifique.



Les savants ne semblent pas d'accord sur le nom qu'il faut lui donner. Les botanistes américains la nomment *Houstonia cœrulea*, l'abbé Moyen, acceptant l'opinion de Asa Gray, lui donne le nom de *Oldenlandia cœrulea*, l'abbé Provancher a préféré celui de *Hedyotis cœrulea* ou *hédýotis bleue* et modestement, je suis de son avis, car c'est le moins barbare des trois. Il est même doux sans jouer sur les mots, puisque Hédýotis vient de *Hedys*, doux et *otis* oreille, c'est-à-dire doux pour l'oreille. Il rime avec *myosotis* et les fleurs des deux plantes se ressemblent, tout est donc pour le mieux.

E.-Z. MASSICOTTE.

BIBLIOGRAPHIE

Nous recevons de MM. J.-B. Rolland & Fils, de Montréal, leurs Almanachs pour 1900, qui viennent de paraître.

Comme toujours, ces deux publications, si justement recherchées, répondront encore parfaitement à l'attente de leurs lecteurs. Dans l'*Almanach Agricole*,

Commercial et Historique, ils y trouveront la somme la plus complète de renseignements sur l'Eglise du Canada, le Gouvernement, etc., etc. Dans l'*Almanach des Familles*, la même abondance de légendes, histoires, conseils pratiques, etc., etc., qui le font, ainsi que son nom l'indique, le véritable *Almanach des Familles*.

En vente chez tous les Libraires et les principaux marchands, au prix de cinq centins chacun.

Bibelot, par May-Armand Blanc.—Un volume in-16, illustré de 47 dessins d'après Dodge et Jourdain. —Broché, avec couverture en couleurs, 3 fr. 50 ; relié, tête dorée, 5 fr. (Hachette et Cie, Paris).

C'est à une gracieuse orpheline, une toute mignonne créature, fine, frêle et délicate comme un de ces chefs-d'œuvre de Sèvres ou de Saxe, ornements des étagères, que May-Armand Blanc a donné le nom de *Bibelot*. Elevée au bord de la mer, en pleine liberté, dans un coin verdoyant de la côte armoricaine, notre gentille *Bibelot*—Anne-Marie, selon son acte de baptême—se voit, aux approches de ses seize ans, transplantée à Paris, chez ses grands-parents, où, en échange du bon air et de l'indépendance, elle trouve le luxe, les fêtes mondaines, les toilettes éblouissantes tous les agréments du confort et de la richesse. Sans oublier sa vie d'autrefois et les braves tantes de Bretagne qui l'ont élevée, *Bibelot* s'accommode vite à sa nouvelle existence. L'amour ne tarde pas d'ailleurs à apparaître dans son ciel bleu et à faire battre son cœur. Qui va-t-elle épouser ? Il y a là un jeune cousin, amateur de chevaux, passionné joueur, viveur endiablé, qui a jeté son dévolu sur elle, ou plutôt sur sa dot. Il y a là aussi heureusement un vieil ami, un fidèle et dévoué compagnon. Grâce à lui et à sa tutélaire et indéfectible affection, *Bibelot* n'a rien à craindre : quels que soient les dangers qui la menacent, les secousses et les périls de la traversée, elle est sûre d'atteindre au port et d'y rencontrer le calme, la quiétude et le bonheur.

CURIOSITÉS.—ETYMOLOGIE

Tatius, roi des Sabins, reçut le 1er janvier, comme un bon augure, des branches coupées dans un bois consacré à la déesse *Strœnna* ; l'usage devint général de se faire des présents à la même époque et ces présents prirent le nom de *strœnnae* dont nous avons fait des *étrennes*.

Après la conquête des Gaules par les peuples venus des bords du Rhin, les vainqueurs furent obligés d'apprendre des Bas-Bretons les mots qui désignaient les choses de première nécessité. Ils connurent bientôt le mot *bara* (pain) et le mot *guin* (vin). Leurs estomacs étaient sauvés. Mais ces mots étaient défigurés par l'accent avec lequel ils étaient prononcés. Les Gaulois ont toujours aimé à rire. Ils désignèrent bientôt le langage de leurs ennemis par deux mots qu'ils leur entendaient le plus souvent répéter.

Le mot *baragouin* s'applique aujourd'hui à un langage corrompu et inintelligible.

En vieux français, on disait *chère* pour visage. On prit bientôt ce mot pour accueil, réception faite à quelqu'un. Or, un des moyens de faire bon accueil à son hôte, c'est de lui offrir une table bien servie. Ce terme exprime aujourd'hui d'une façon générale la quantité et la délicatesse des mets.

Longue main est un barbarisme reçu, admis et naturalisé français.

On disait autrefois de longuement pour de longue date, depuis longtemps ; la locution de *longue main* n'est qu'un travestissement de *longuement*.

L'homme ne meurt pas, il se tue par son avidité de vivre et par peur de mourir.—R.P. GRATRY.

Les peuples sont comme les eaux, ils suivent leur pente.—MIGNET.